

« Comme tu feras »

H. POURRAT, Trésor des contes, VII, 287-296.

Il y avait une fois un ancien soldat, qu'on appelait le soldat de la plaine. Il avait roulé toute la France, toute la terre, il lui en était arrivé de toutes sortes; puis il était revenu au pays, s'était marié, en trois années avait eu trois garçons.

Sur quoi sa bonne femme était morte, avant qu'il eût pu faire fortune. Aux trois garçons, il farcit la tête d'aventures, mais ne leur garnit pas l'estomac de poulardes. Il avait plus de souvenirs à leur conter que d'écus à tirer pour eux de la tirette du garde-habits. A peine s'il y avait des habits. Chaque gars avait tout juste sa culotte de burelle, sa chemise de chanvre roux, ses sabots de bouleau, son écuelle de terre brune.

Une tourte dans la huche, un fagot au coin de la cheminée : c'était toute la maison.

Et ces garçons savaient le monde plein de châteaux, de demoiselles et de banquets! Mais le père les tenait à piocher leur lopin ...

Un jour, ce père mourut.

Au retour du cimetière, les trois garçons se sont regardés . « Maintenant, maintenant, nous faut aller chercher fortune! »

Mais ils ne sont pas partis tous trois d'un même pas. Ils avaient peur de se gêner les coudes : le monde ne serait pas assez grand pour trois aventureux comme eux, les fils du soldat de la plaine!

L'aîné le premier a pris la porte .

« Moi, je pars, a-t-il dit, et je pense bien trouver! »

Il a mis son bonnet au bout de son bâton; il s'en est allé du côté où soufflait le vent.

L'air était doux qui venait du plat pays. L'épine blanche fleurissait le long de ces chemins; de partout piaulaient pinsons, charlets, mésanges. Le monde au bout du matin semblait monts et merveilles. Et ce garçon allait le pas militaire, en chantant *Les quatre premiers jours d'avril*, la chanson que son père chantait.

De pâture en pâture, de campagne en campagne, il a marché, marché, marché. Il a cherché, cherché, cherché. A passé l'œil ici, sur le buisson d'où part, comme le grain lancé par le semeur, une poignée d'oisillons: là-bas sur les maisons qui montent vers la roche, le clocher, le château, son vol de pigeons blancs : a marché, a cherché, n'a jamais rien trouvé ...

Rien qu'au bout d'un pâtis, une pauvre bergère, une vieille de campagne aux cotillons troués, faite enfin comme la mère du Temps. Et cette loqueteuse était tout empêchée à mettre hors d'un trou, plein de joncs et de ronces, une de ses ouailles qui y avait chu. Elle s'évertuait assez, se donnait assez de mouvement, mais lui manquaient le biais, la force .

« Garçon qui chemine, lui a-t-elle dit, pliée sur ce trou, arrête et viens m'aider!

- Crois-tu que j'aie le temps, la vieille? Tel que tu me vois, je vais chercher fortune. J'ai bien affaire de toi et de ton mouton galeux! »

Alors cette vieille s'est redressée, les mains sur la ceinture. Elle l'a regardé qui s'éloignait dans la poussière en faisant tourner son bâton :

« Eh bien, marche, garçon du soldat de la plaine!

Comme tu feras

Tu trouveras! »

Elle a crié cela. Et le garçon a marché, marché, marché; il a cherché, cherché, cherché. Mais de route en route et de jour en jour son nez s'est allongé. Tant et si bien qu'un soir il a fait volte-face : il est retourné au logis.

En arrivant, il a cassé le bâton sur son genou, et l'a jeté au feu.

« A toi de partir, a-t-il dit au second de ses frères, moi, je n'ai trouvé que bernique.

- Bon, je pars, a dit l'autre. Et je compte bien trouver. »

Il est parti, le bonnet à la reculette, le bâton pendu au poignet, toute la mine d'un fendant qui va conquérir un royaume.

L'air était doux, qui venait du plat pays; les printanières jaunes et rouges sortaient de partout; dans les arbres c'était un chamaillis d'oiseaux. Lui sifflait comme un merle. *Les quatre premiers jours d'avril - Nos jeunes gens sont tous partis.* Il est allé devant soi, et de son moulinet, il s'ouvrait tout l'espace.

De tournant en tournant, de carrefour en carrefour, il a marché, marché, marché. Il a cherché, cherché, cherché. L'œil à cette fumée, ici, qui se sauve d'une chaumine, à ces nuées là-bas qui courent sur la barre bleue des monts.

A marché, a cherché, n'a jamais rien trouvé.

Rien qu'au bout d'une pâture une vieille et ses ouailles.

Une vieille pastoure, guenillon-la-guenille.

D'un trou plein de joncs et d'épines, elle s'efforçait comme elle pouvait de tirer un mouton qui venait d'y tomber. Mais si chétive, si ancienne, elle ne s'en pouvait jamais sortir.

Elle s'est tournée vers ce garçon passant:

« Garçon qui chemine, arrête et viens m'aider!

- Tu peux toujours m'attendre, la vieille! Tel que tu me vois, je vais chercher fortune. Mes peines seront pour une dame qui aura plus d'écus que toi! »

Alors la vieille s'est redressée, les mains sur la ceinture.

Elle l'a regardé qui s'éloignait dans la poussière en faisant tourner son bâton.

« Eh bien marche, garçon du soldat de la plaine!

Comme tu feras,

Tu trouveras! »

Elle a crié cela. Et le garçon a marché, marché, marché.

Il avait compté sur son heur, et il n'a rien vu lui venir: pas la moindre fortune heureuse, pas plus au bout de la haie, sous le poirier en fleur, qu'au haut de la montée, dans ces campagnes de ciel.

Un soir, il l'a fallu: il a fait volte-face. Il est rentré, le nez long, au logis.

En arrivant, il a cassé le bâton sur son genou et l'a jeté au feu.

« A toi de partir, a-t-il dit au plus jeune de ses frères, je n'ai rien trouvé que bernique!

- Bon, je pars, a dit le plus jeune, je ne sais trop si je trouverai. »

Il est parti le lendemain à l'angélus, à l'heure où l'ange vole par les chemins. Parti du côté où le vent soufflait, sous toutes ces hirondelles qui filaient et criaient.

L'air était doux, qui venait du plat pays ... Les colzas et les cerisiers étaient en fleur, une odeur de jardin arrivait de partout.

De chemin en chemin, de matin en matin, il a marché, marché, marché; il a cherché, cherché, cherché. Et il n'a rien trouvé qu'au bout d'une pâture une vieille bien en peine avec son pauvre mouton : à grand ahan elle tâchait de le tirer d'un trou plein de ronces où il venait de choir.

« Garçon qui chemine, arrête et viens m'aider! »

Il s'est arrêté court. Il y est allé : il a aidé cette vieille et par la bourre et par la gigue à hisser le mouton hors du trou; puis à se relever, à se débarrasser des boucs et des épines .

« Là, bonne mère, revoilà tout en ordre. Que Dieu vous garde et vos moutons!

-Attends, garçon du soldat de la plaine, j'ai là ta récompense. »

Elle a tiré de sa poche trois pommes qui luisaient; elle les lui a mises dans la main.

« *Comme tu as fait,*

Tu as trouvé!

Dans ton chemin, dès que tu verras de l'eau, garçon, ouvre ces pommes. L'une après l'autre te faudra les ouvrir...

Le garçon a marché, marché, marché, et il lui tardait, tardait, tardait.

Enfin, au coin d'un champ, dans le sentier, il a pu voir, marqué en terre, le pas d'un bœuf, et dans ce creux, tant soit peu d'eau, un demi-verre, peut-être.

Il a ouvert une des pommes.

Est apparue une fille aux cheveux blonds comme le miel, et ces yeux qu'elle avait!

Une fille belle à ravir, toute en attente.

C'est qu'elle s'étranglait de soif, et elle a demandé à boire ...

Lui a mis le genou en terre, dans le pas du bœuf a tout pris en ses mains, lui a apporté cette eau.

Si peu il y en avait, et cette fille tant se desséchait ... A la dernière goutte, elle s'est étouffée. Elle a regardé le garçon, - et quel air de reproche ... Puis, comme elle avait apparue, a disparu.

Alors, lui, baissant le nez, il a repris sa marche. Il a marché, marché, marché. Plus encore que tantôt, d'ouvrir une autre pomme il lui tardait, tardait, tardait.

Mais toujours des sablons, des brandes, la sécheresse ...

Enfin, à la corne d'un bois, il a vu une ornière; dans cette ornière, quelque peu d'eau.

Il a ouvert la seconde pomme.

Est apparue une fille aux cheveux blonds comme le miel, avec des yeux, ha, tout brillants : une fille si belle, encore plus belle que la première, encore plus en attente.

C'est qu'elle s'étranglait de soif, et elle a demandé à boire.

Il a pris l'eau de l'ornière, en ses mains jointes, toute l'eau qu'il a pu. Il s'est hâté de la lui apporter. Il ne devait pas y en avoir trop, et cette fille tant se desséchait. Elle a bu tout d'un trait. A la dernière goutte, elle s'est étouffée. Et comme elle avait apparue, là-dessus, la belle a disparu.

Alors, il a repris sa marche. Il a marché, marché, marché. Et d'ouvrir la troisième pomme, il lui tardait, tardait, tardait...

« Comme tu fais, tu trouves. Attends, ce coup, d'avoir ce qu'il faut d'eau. »

Enfin au fond d'une forêt, il s'est vu devant une fontaine. D'une enfonçure de mousse à flanc de pente, l'eau arrivait dans les menthes, les herbes: il y en avait toute une cuve sous le branchage.

Il a ouvert la troisième pomme.

Est apparue une fille aux cheveux blonds comme le miel; - et ces yeux qu'elle avait, à la lumière du cœur!

Une fille si, si belle, encore plus belle que les deux autres, encore plus en attente.

C'est qu'elle s'étranglait de soif: et elle a demandé à boire.

Il lui a donné de l'eau de la fontaine. Elle a bu à longs traits, a bu tant qu'elle a voulu boire. Il lui a fait service de l'eau, elle n'est pas demeurée dans son étouffement.

Elk a repris souffle. Elle lui a fait un sourire. « Tu vas venir dans mon château. »

Et comme il avait fait, alors, il a trouvé. Il a suivi la belle, il l'a prise en mariage. Ils ont vécu ensemble au château de plaisance. Là, le logis, les terres, tout était à n'y rien souhaiter. Le jardin même, fait de trois jardins: fruitier, potager, bouquetier, avec un jardinier rien que pour le tenir en état.

Ils vivaient là, à la joie de leur cœur.

Un jour, quelque beau jour, le garçon s'est souvenu de ses frères. Si loin que fût la maison, il a voulu les revoir ... « Il me faudrait leur porter assistance, remettre à chacun des nippes et la bourse d'argent ... »

La belle et lui avaient même cœur en tout. Elle s'y est accordée. Du reste, elle n'allait pas plaindre ces largesses. Il y avait tant de biens au château : cent vaches à l'étable, chacune à collier d'or; cent brebis de grand parc, chacune son bel agneau; cent porcs à la glandée, dans le bois-futaie de chênes; cent setiers de fleur de cire, cent de fleur de farine; dans les caves deux cents barriques, quatre-vingts de vin blanc et cent vingt de vin rouge!

Il est parti. Il ne s'est pas attardé - son alezan était tant bon de marche! Il en a eu pourtant pour quelque temps ...

Et la male heure, en une minute est venue. On dit bien:

Comme tu feras

Tu trouveras !

Mais c'est qu'on trouve aussi sans avoir fait: le monde, il a été fini un vendredi, ce monde. Le Mauvais est toujours là qui rôde. Ses suppôts ne manquent pas, ceux que l'envie et la haine travaillent, ceux qui ne veulent que le mal. . .

Il avait dû y avoir quelque sort sur la belle, celui qui la tenait tout étranglée de soif.

Le conte ne dit pas si c'est la même jeteuse de sorts qui a reparu. Peut-être, allez, et enragée bien plus encore de voir dans le château ces deux-la si heureux.

Elle a su se glisser au jardin, la sorcière. Derrière les verdure, elle a guetté son heure. Un jour, au chaud du jour, sous l'arbre de lilas, la belle faisant un somme ..

A pas de chatte, la mauvaise s'est approchée elle lui a enfoncé une épingle dans la tête.

La belle dans l'instant est devenue colombe : sur la plus haute branche est allée se brancher.

Et lui, lorsqu'il est revenu, il n'a plus trouvé sa chère belle.

Pour lui donner de ses nouvelles, personne du château, ni de par là à l'entour.

Il n'a vu que la sorcière. On la voyait, puis on ne la voyait plus. Elle guettait, derrière le buis des Rameaux, elle épiait d'entre les groseilliers. Elle avait tant de plaisir à le sentir en peine : jusqu'à s'en rire entre ses dents branlantes. Tapie sous le jasmin, de là risquant un œil, cachée dans la charmille, et le suivant du regard.

Lui, tête basse et mains au dos, du berceau de roses au fond de la coudrette, il allait, il venait.

« Où est-elle, à présent, la belle dont les beaux yeux m'ont tant ravi le cœur? qui saurait me dire où la joindre? Que ferai-je? Que trouverai-je? Courir la chercher par le monde? Mais n'est-ce pas m'écarter d'elle? Ma belle, ma chère belle, ha, tu es encore là : sous l'arbre de lilas, je te revois assise, les bras autour de tes genoux; près du portail, tu es debout, regardant par l'allée si je ne vais pas venir, le vent fait voler tes rubans. Je sens que tu es là, mais je ne peux plus te voir! ...»

Un pleur lui roulait sur la joue, à lui, un homme! Un pleur, un autre pleur. Et la sorcière derrière la feuille s'en réjouissait la vue. On dit que les sorcières ne jettent pas de larmes : elles aiment d'autant plus voir couler celles des personnes.

Un soir le vieux jardinier est venu dire au maître : « Monsieur, il y a une colombe dans le jardin.

- Comment, une colombe?

- Une colombe, hé oui. Elle est là qui vous suit, on la voit toujours là, et elle n'a pas de peur. On dirait même qu'elle veut faire amitié.

- Alors, prends-la par amitié. »

Le maître disait cela sans être à ce qu'il disait de cette colombe, tout à l'idée de sa chère belle.

Le jardinier a fait un trébuchet; il a pris la colombe, elle s'est laissée prendre. Il l'a mise dans une cage d'osier fin, il a posé la cage au bord de la fenêtre.

A la vêprée, le maître l'a vue là, le mari de la belle. Il ne sortait plus du jardin, dans son malheur. Sans voir ce qu'il voyait, il sentait ces regards qu'envoyait la sorcière. Comme si rosiers, groseilliers, tout lui était buisson, tout lui faisait piquette. Il se tenait dans les salles basses du château. Mais la sorcière se coulait le long de la muraille : par les fenêtres, clic venait l'épier. Et lui qui ne savait pas bien si elle n'était pas quelque brouillard, quelque mouche de son œil, à cette vue, il frémissait.

Ce soir-là, donc, qu'il n'en pouvait plus de regret, sur sa fenêtre il a avisé cette cage. Dans ses mains, il a pris cette douce colombe. Pour avoir avec soi sa douceur et sa vie, sa tendre compagnie. Et il la caressait doucement.

Tout à coup, sous ses doigts, il a senti l'épingle.

« Comme elle doit souffrir, cette pauvre bestiole. » Doucement, doucement, il a tiré l'épingle de la petite tête.

Dans l'instant il a eu devant soi la belle aux yeux parlants, sa chère belle, plus belle que la rose du matin.

Et ils se sont jetés dans les bras l'un de l'autre. Elle lui a tout dit, le sort et la sorcière.

Alors, tonnerre du ciel!...

Ha, ce n'a pas été long. Le vieux jardinier l'a aidé. La sorcière, dans l'heure, s'est laissé prendre au piège. Déferrée, tout soudain, épeurée comme la belette.; Et par hasard le four chauffait pour la fournée. Elle, perdue de peur, s'est lancée dans ce four. En moins de rien clic est partie : un filet de fumée noire, deux tisons qui charbonnent ...

Eux n'ont plus eu qu'à vivre en grande paix d'amour dans leur jardin des belles fleurs.

*Fleuris, belle fleur,
Fleuris pour ma belle,
Fleur blanche et vermeille,
Fleuris dans mon cœur,
Ma fleur sans pareille!*